

**LA POÉTIQUE DE LA GUERRE DANS LA TRAVERSÉE D’HENRI  
DJOMBO, ANTSUE Jean Bruno (Université Marien Ngouabi, Brazzaville -  
République du Congo)  
ajeanbruno@gmail.com**

**Résumé**

Le présent article s’attache à analyser « la poétique de la guerre dans La Traversée d’Henri Djombo ». Le prosateur congolais actualise l’écriture de la guerre dans le roman cité. La guerre intègre les identités meurtrières. L’objectif d’une telle étude est de montrer que la guerre est destructrice. En effet, La Traversée est une fiction qui décrit la guerre civile et ses atrocités. En revanche, la guerre est paradoxalement porteuse de vie, d’espérance et de paix. En effet, l’adage romain stipulant « qui veut la guerre, prépare la paix » confirme cette argumentation. Ce lieu commun dénote que la guerre porte en elle les germes de la paix. Ainsi, de par son écriture, et ses prises de position, le romancier congolais affiche sa vision du monde. Cette posture d’écrivain justifie les bases de sa poétique et de son engagement. Pour parvenir aux résultats, nous nous appuyons sur la sociocritique de Claude Duchet qui nous permet de mettre en relief la socialité du texte et d’établir le lien entre le texte et le hors-texte.

**Mots clés :** Poétique, identités meurtrières, guerre, paix, engagement, texte et hors-texte.

**THE POETICS OF WAR IN THE CROSSING OF HENRI DJOMBO**

**Abstract**

This article attempts to analyze “the poetics of war in Henri Djombo’s La Traversée”. The Congolese prose writer updates the writing of the war in the cited novel. War integrates murderous identities. The objective of such a study is to show that war is destructive. Indeed, La Traversée is a fiction that describes the civil war and its atrocities. On the other hand, war is paradoxically a bearer of life, hope and peace. Indeed, the Roman adage stipulating “who wants war, prepares peace” confirms this argument. This commonplace denotes that war carries within it the seeds of peace. Thus, through his writing and his positions, the Congolese novelist displays his vision of the world. This writer's posture justifies the bases of his poetics and his commitment. To achieve the results, we rely on the sociocriticism of Claude Duchet which allows us to highlight the sociality of the text and to establish the link between the text and the insert.

**Keywords:** Poetics, murderous identities, war, peace, commitment, text and insert.

**Introduction**

En parlant de « poétique », nous nous référons à Aristote qui prend ce terme dans le sens de description. La guerre est un des motifs essentiels des textes littéraires fondateurs. C’est une ancienne problématique. En effet, la guerre a

souvent été, de tout temps, une source d'inspiration pour les écrivains. À cet effet, H. Benac (2019, p.221) écrit : « Elle est un thème si fréquent qu'on a même affirmé qu'elle est à l'origine de toutes les littératures ». Le XXème siècle est marqué par des guerres planétaires aux conséquences incalculables. Dans *La traversée*, un personnage affirme : « Il n'y a pas au monde de pays saints, notre planète se révèle un désert éthique ! » (H. Djombo, 2005, p. 152 ».

La guerre est perçue par de nombreux écrivains comme un fléau de la période contemporaine. À cet effet, l'écriture intègre la dimension sociocritique où la réalité évoque la condition catastrophique de l'humanité toute entière. Ainsi, la représentation de la guerre dans les fictions contemporaines témoigne d'un regain d'intérêt et des prises de position que les hommes de lettres ont devant l'ampleur du problème. M. K. Cibabalala (2011, p.21) l'a bien perçu lorsqu'il écrit :

En nous proposant d'étudier les guerres, les répressions et les conflits armés dans quelques romans africains, notre souci majeur est de montrer que la folie meurtrière des guerres ethniques et politiques en Afrique constitue une absurdité. En effet, ce continent, confronté à de nombreux problèmes d'angoisse existentielle, notamment la paupérisation, la famine et le sida, n'est pas en mesure de faire face à ces guerres où beaucoup d'enfants soldats ont perdu leur innocence.

C'est ce qui justifie l'abondante production des écrits sur la guerre, l'affleurement du tragique dans les récits. À cet égard, K. Milunda (2021, p.78) écrit : « La décennie qui suit les indépendances en Afrique fournit à de nombreux écrivains l'occasion de s'interroger sur le devenir du continent à travers le récit de l'évocation d'événements conflictuels particuliers. » Les écritures de guerre apportent une rupture et un souffle nouveau dans l'espace littéraire africain. C'est notamment la particularité des fictions romanesques des deux dernières décennies. Les romanciers africains mettent en fiction une littérature de l'apocalypse, de l'horreur et de la violence. Selon le dictionnaire Larousse (2015, p. 152), « la guerre est un conflit armé entre États ou groupes politiques, une lutte de manifestation d'hostilité entre personnes ou groupes de personnes ». Ainsi, plusieurs romans africains illustrent le thème de la guerre, font écho à la dramaturgie humaine. Le choix scriptural se justifie par plusieurs raisons. Le choix de notre sujet se justifie par le fait que la guerre est un thème qui est d'actualité et préoccupe maints chercheurs, notamment dans les sciences humaines : en sociologie, en psychologie, en philosophie, en littérature, etc. Au-delà des écritures de la guerre mises en fiction, d'autres expressions du genre « enfants soldats », « littérature sanguine », « guerre civile » et autres reflétant le réel ou le fictif témoignent de l'envergure, de l'épaisseur et de l'urgence du problème. Il convient de souligner, en premier lieu, la grande notoriété dont jouit le romancier Henri Djombo, une audience qui lui a permis d'obtenir plusieurs distinctions honorifiques dans le monde. Ensuite, sur le plan scientifique et de la recherche, l'organisation des colloques internationaux, des journées d'études ; la présence des revues et

articles scientifiques consacrés au genre romanesque, sont la marque singulière de cet écrivain.

La présente étude construit la problématique de la guerre dans le roman de notre étude. Cette problématique pose la question de la poétique de la guerre. Ainsi, comment Henri Djombo perçoit-il la guerre dans le roman de notre étude ? La guerre n'est-elle pas un paradigme qui suscite et motive la quête de la paix ? L'hypothèse vise à montrer que l'écriture d'Henri Djombo reposerait sur son engagement de lutte pour la liberté, la paix et le progrès social. L'objectif poursuivi est de signifier que la guerre est une métaphore du désordre social. Pour aboutir aux résultats, nous recourons à la sociocritique de Claude Duchet, qui explore la dimension sociale du texte littéraire. À cet égard, nous dégagerons la « socialité » du texte afin de mettre en lumière le lien texte-société, récit-fait social. À propos de la sociocritique, R. Amossy (2008, p.56) écrit :

Nourrie de structuralisme, imprégnée des théories marxistes de l'idéologie, la sociocritique participait du mouvement qui problématisait les intentions du sujet parlant et la notion même de sujet. Elle entendait dégager la socialité du texte non à partir de ce qu'il énonce expressément, mais à partir de ce que met en place le processus de l'écriture. La dimension sociale des textes littéraires se laisse dès lors saisir dans leur organisation interne : dans leurs systèmes de fonctionnement, leurs réseaux de sens, leurs tensions, la rencontre en eux de discours et de savoirs hétérogènes.

Notre étude est structurée en trois parties : Romans africains et écriture de guerre, stigmatisation de la guerre, guerre, porteuse des germes de pacification.

## **1. Romans africains et écriture de guerre**

Les études scientifiques relatives à l'écriture de la guerre sont mises au diurne par une lecture docte. Nombreuses études abordent le thème de la guerre. Mutshipayi K. Cibabalala (2011), San Simon Coulibaly (2010) sont des critiques qui analysent dans quelques œuvres littéraires africaines : Les antinomies ethniques, la crise armée postélectorale, la guerre civile, la violence, les assassinats, les viols, les tueries, les exécutions, les causes et l'aboutissement des conflits armés et des répressions. Alexie Tcheuyap (2003) dans une étude fait une typologie de l'écriture sanguine en Afrique. André Lye Yoka et Pierre Halen (2011) dans leur texte mettent l'accent sur les 'enfants soldats vus dans les fictions africaines. Maria Eduarda Keating et alii (2015) évoquent l'ampleur des conflits dans les imaginaires. L'ouvrage collectif : Raconter les politiques conflictuelles en Afrique (dir.) Simonia Jisa et alii (2021) dévoile les effets destructeurs de la guerre. Y. Chemla (2003, p. 199) a traité des questions liées à la guerre, à l'homicide, à la décimation ou au carnage actantiel. La guerre est un moment de férocité, de déprédations et de désappointements endémiques. Les personnages misanthropiques dévoilent leurs instincts frénétiques sous prétexte de légitime

défense. La violence dans *La traversée* est à l'image de la guerre et de la dramaturgie de la guerre calquées sur les conflits armés postélectoraux et des avanies humaines, c'est un archétype narratif des forces négatives et des seigneurs de guerre.

Dans l'espace littéraire africain, des romanciers ont décrit la guerre dans leur production romanesque. Des romans tels *Allah n'est pas obligé* (Kourouma, 2000), *Shaba deux. Les carnets de Mère Marie Gertrude* (Mundimbe, 1989), montrent que le monde sombre dans le chaos à telle enseigne que même les enfants -enfants soldats- périssent sous le crépitement des armes. L'espace littéraire congolais offre un nombre important de romans fortement inspirés par la guerre. On peut citer : *Les petits-fils nègres de Vercingetorix* d'Alain Mabanckou (2002) *Johny chien méchant* d'Emmanuel Dongala (2003), *Le masque de chacal* de Jean-Baptiste Tati Loutard (2006), *La traversée d'Henri Djombo*. À cet effet, la littérature congolaise du XXI<sup>ème</sup> siècle a une particularité, celle de la textualisation de la guerre. Le critique A. N. Malonga (2007, p.137) écrit :

De nombreux écrivains de la nouvelle génération comme ceux des années mille neuf cent quatre-vingt, confrontés de près ou de loin aux guerres civiles qu'a connues le Congo et qui ont fortement endommagé la construction de la conscience nationale dans ce pays, livrent au pays des œuvres littéraires qui forment ce que nous appelons une « littérature de guerre.

Xavier Garnier, dans son texte<sup>1</sup>, montre que l'une des caractéristiques du texte littéraire africain est qu'il met en exergue l'Afrique au cœur des ténèbres, un espace traumatisé. L'Afrique est ainsi perçue comme une tragédie, un monde d'horreur, de violence, d'antilogie idéologique, de déprédation éternelle, de félonie gouvernementale et de travelling. La lecture du roman de notre étude nous permet de comprendre que la guerre est une déconstruction psychosociologique, une catastrophe humaine qui ne laisse pas les écrivains indifférents<sup>2</sup>. Le prosateur congolais affiche clairement ses prises de position d'écrivain engagé et milite pour un monde de paix et à l'abri des conflits armés.

## 2. La stigmatisation de la guerre

L'humanité a connu des catastrophes naturelles, des crises, des guerres<sup>3</sup>. Le XX<sup>ème</sup> et le XXI<sup>ème</sup> siècle sont des époques traversées par des guerres de tout

---

<sup>1</sup> Garnier, Xavier, « Lire/écrire les espaces traumatisés : le cas de la littérature africaine » in : Colloque international Littérature et trauma. U. Sorbonne Nouvelle. 13-15 décembre 2018. Article mis en ligne : <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/intensites/litterature-et-trauma/sommaire-general-de-litterature-et-trauma/1660-n-14-x-garnier-lire-ecrire-les-espaces-traumatises>

<sup>2</sup> Nous pensons à l'ouvrage de Benoît Denis, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, 2000.

<sup>3</sup> Mutshipayi K. Cibabalala, *Les guerres, les répressions et les conflits armés dans la littérature africaine*, Paris, Éditions Aparis, 2011.

genre : guerres planétaires, crises armées, mutinerie, lutte vindicative d'une race. Les différentes guerres qui secouent l'humanité, aux conséquences incalculables, sont des sources d'inspiration des écrivains. Le dictionnaire en ligne *Lexilogos* propose une définition de la guerre « situation conflictuelle entre deux ou plusieurs États, groupes sociaux, individus avec ou sans lutte armée » Nous comprenons que la guerre est un moment de férocité, de déprédations et de désappointements endémiques. Henri Djombo dépeint des espaces traumatisés par la guerre civile à travers son roman *La traversée*. Polo, le personnage principal, croyant rejoindre la capitale voisine pour échapper aux affres de la guerre, est confronté à la même tragédie subie dans sa ville d'origine. Dans *Lumière des temps perdus* (2002), un autre roman du prosateur congolais, le narrateur décrit le continent africain, ravagé par des guerres : « Il voyait l'Afrique ravagée par des guerres fratricides, les épidémies, la famine et d'autres calamités naturelles. L'analphabétisme, la misère, la chaleur et des bandes armées y sévissaient. » (H. Djombo, 2002, p.10). La ligne visuelle de l'instance actoriale détermine les assassinats, les tueries, le viol, les carnages et les guerres indéfectibles. Le personnage féminin est souvent victime d'une tragédie sexuelle pendant les périodes des conflits armés postélectorales : « Sans autre forme de procès, ils leur arrachaient le sexe ; ils criblaient de balles les hommes et abattaient les femmes après les avoir violées » (H. Djombo, 2005, p.12). Or, certaines mentalités clivées, à l'exemple du tribalisme, sont la source de la guerre.

## **2.1. Les vecteurs de la guerre**

San Simon Coulibaly évoque plusieurs causes qui alimentent les conflits : « Les causes des conflits de la société littéraire, larvés ou ouverts, sont multiples et multiformes. Pour la géopolitique, trois causes essentielles semblent expliquer ces conflits. Ce sont : le contrôle des ressources ; le contrôle des espaces géographiques et la domination idéologique, culturelle, ethnique, religieuse, etc. (S. S. Coulibaly, 2010, p.39). Dans notre étude, la domination idéologique et celle ethnique sont la cause de la guerre civile.

### **2.1.1. Le tribalisme**

Le tribalisme est une idéologie d'autarcie culturelle et d'enfermement, une mentalité qui refuse la différence comme le décrit si bien Aimé Mambou Gnali (2001, p.51) : « Tu es dans la tribu ou tu ne l'es pas. Beto na beto. C'est entre nous. Nous sommes entre nous. Même après la mort. Nous restons entre nous. Que tu le veuilles ou non, c'est aussi que cela signifie. Ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre ». Le tribalisme est un fléau en Afrique, comme l'affirme B. A. Mankou (2007, p.1)

Dans sa longue marche vers la démocratie, l'Afrique fait souvent l'expérience des conflits armés qui naissent un peu partout sur ce continent. Ayant pour point de départ l'ethnie, la tribu en tant que groupe social, qui se construit et

se reconstruit dans les relations qu'il a l'un avec l'autre, ces conflits se nourrissent désormais des sentiments tel que le tribalisme, le régionalisme etc.

Le tribalisme n'est pas invincible. Henri Lopes fait le procès du tribalisme dans *Tribaliques* (1971). En effet, à travers ce texte, l'auteur montre aussi qu'il est possible de vaincre ce fléau (le tribalisme) et de postuler le vivre ensemble, l'universalisme. À cet effet, B. A. Mankou (2007, p.1) écrit : « Pourtant, tout le monde s'accorde à reconnaître que les tribus entre elles n'ont vraiment pas de mal à vivre ensemble ». Dans le roman à l'étude, le narrateur affirme : « Les gouvernants faisaient croire que cette guerre était tribale et qu'elle opposait les points cardinaux entre eux. Ils promettaient d'en finir avec leurs ennemis, en éliminant les tribus hostiles à leur pouvoir (H. Djombo, 2005, p.17). Dans le corpus, la voix politique est une instigation de la violence, de la corruption, de la trahison d'opinion, du fratricide volontaire, d'incitation à la haine ethnique. À cet égard, Antoine Yila, analysant *Tribaliques*, dans une étude, perçoit chez le nouvelliste Henri Lopes une cité en contradiction et un plaidoyer pour l'Homme. Il écrit à cet effet, « Les huit nouvelles structurent, par conséquent, toute la trame narrative en un procès contre l'origine du mal politique ou la déstructuration de la cité. » (A. Yila, 2002, p.14). Le mal sociétal c'est le lien tribal qui est au-dessus de tout. Les écrivains dénoncent le totalitarisme, le favoritisme, les injustices. Dans *Tribaliques*, H. Lopes (1971, p.27) dénonce le favoritisme, incarné par Nzodi : « [...] Mais, Nzodi était du même village que le président, donc son frère. Nzodi fut le premier des jeunes cadres à expérimenter qu'en Afrique. Les liens tribaux l'emportent sur les divergences idéologiques ». Le tribalisme est une idéologie d'autarcie culturelle et d'enfermement, une même qui refuse la différence comme le décrit si bien A. M. Gnali (2001, p.51) : « Tu es dans la tribu ou tu ne l'es pas. *Beto na beto*. C'est entre nous. Nous sommes entre nous. Même après la mort. Nous restons entre nous. Que tu le veuilles ou non, c'est aussi que cela signifie. Ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre ». Dans une autre fiction d'Henri Djombo, le lien tribal est perçu comme moteur de la guerre :

... Tandis que nos populations croupiraient dans la misère et se décimeraient dans des guerres interethniques et des calamités naturelles, par la famine et les épidémies, comme il y a plusieurs siècles déjà, compléta le spécialiste de la santé et de l'action humanitaire qui se souvenait encore des ravages de la peste noire, rabâchés de génération en génération. (H. Djombo, 2002, p.137).

Les dirigeants dans le corpus sont des déprédateurs des richesses nationales et des moteurs de l'ethnocide, de l'ethnicité ou du népotisme. Ils ignorent que la famille, la tribu, l'ethnie connotent l'autochtonie et elles sont contraires au concept de nation (S. Diop 2003, p.85). Le tribalisme prône la division, suscite la guerre et la purification ethnique comme nous l'avons analysé dans une étude :

La purification ethnique est une opération visant à exterminer une ethnie indésirable pour s'approprier leur territoire ou leur bien (...) Il est alors question de l'altérité. L'altérité est question de stéréotype, de représentation, de mentalité et d'idéologie.

L'altérité postule une esthétique de la différence, de l'opposition et de dysfonctionnement au sein de la société. Ainsi, l'autre valorise des spécificités ou particularités ethniques, linguistiques, raciales, sociales, politiques, etc. L'ethnie par exemple opère une division dichotomique. En effet, l'ethnicité est un repli identitaire et autarcique de soi sur soi. L'ethnie prône la supériorité, l'exclusivisme. (Antsué & Ollembé, 2023, p. 205)

En écrivain engagé, homme de dialogue et épris de paix, Henri Djombo dénonce la guerre civile de Bocaville, ville imaginaire à travers une multiplicité de traversées. La guerre est une déconstruction. Elle fait des exclus de la société, des marginaux, des orphelins, des veuves, ... C'est une catastrophe humaine. La guerre est perçue dans *La lumière des temps perdus* comme un crime contre l'humanité : [...] constitue un crime contre l'humanité, oui un crime économique et social. Et ce crime s'étend maintenant à l'Est. En effet, l'équilibre géopolitique du monde né de la bipolarisation idéologique depuis la dernière guerre vient de se rompre, au terme de la confrontation hégémonique qui a opposé les deux camps. (Djombo, 2002, p. 142).

### **2.1.2. La guerre, une catastrophe humaine**

La guerre est une catastrophe humaine. Elle retarde le développement d'une Nation et engendre de graves conséquences au plan économique, socioculturel. Elle détruit et désunit les peuples. Dans l'optique d'Henri Djombo, elle perturbe les consciences et déstabilise l'être humain : « Pourtant un matin, la guerre est tombée du ciel comme un paquet maléfique que le sort avait jeté sur le pays. Ils s'étaient réveillés sous la musique des armes qui révéla à la nature entière leurs rêves envolés, leurs angoisses et les sortilèges qui mangeaient leur nation. » (Djombo, 2005, p. 9). Elle est source d'appauvrissement, de maladie et de misère. L'extrait suivant en est une illustration : « La misère rampait partout, la maladie aussi. Des écuries de guerriers se formaient. Pendant que les populations étaient désespérées et menacées de famine et de mort, les dollars et les francs de toutes origines, volés des coffres de banques et de diverses autres entreprises, faisaient la fierté des chefs d'écuries, désormais assurés qu'ils n'allaient plus mourir pauvres. » (Djombo, 2005, p.10). Au plan scolaire, les apprenants sont déscolarisés car ils sont abandonnés à leur triste sort, de même que les personnes malades :

La guerre avait créé de mauvaises pratiques et entraîné d'horribles habitudes. Couplée à l'impunité, la loi de la jungle achevait de rendre dégoûtante la vie ordinaire. L'école était laissée aux mains des personnes qui avaient perdu toute conscience enseignante, les vieillards et les orphelins dans celles des gens qui les haïssaient, et les hôpitaux abandonnés aux agents qui maltraièrent et massacraient les malades » (H. Djombo, 2005, p.204).

La guerre crée la misère et contribue à la paupérisation. Analysant les guerres civiles du Congo-Brazzaville, Théophile Obenga écrit : « De 1957 à 1997, l'histoire immédiate du Congo Brazzaville n'est faite que de grandes violences politiques

aveugles, allant de la bêtise humaine à la folie pure. Il y a dans l'inconscient collectif congolais comme une énorme sensibilité latente à la violence. La mémoire collective n'a que des souvenirs de destruction sociale, de massacres, de détresse humaine. » (Obenga, 1998, Avant-propos). La guerre retarde le développement économique, social et culturel d'un pays. L'instance du discours, le protagoniste, Polo souligne par une sorte d'anaphore, (moi, Polo), les dérives de la guerre, tout comme l'après-guerre :

Le maréchal de la République, lui non plus, ne faisait plus rien, sauf la mouche du coche à son palais et à la télé, pour se convaincre qu'il existait encore et que le Bon Dieu allait maudire celui qui avait osé prendre les armes pour lui résister. Il ne restait au commun des citoyens que les débits de boissons pour y noyer les deuils et les soucis de la guerre. Et moi, Polo, je ne faisais pas exception. » (H. Djombo, 2005, p.13).

Le cousin de Polovictime de l'enlèvement subit les affres de la guerre et du comportement déviant des bandes armées : « Ce voisin, Jojo, fut enlevé dans la nuit par les miliciens du coin. Jojo, casanier à son habitude, reçut la visite de quatre jeunes gens. Leur accoutrement trahissait leur appartenance aux forces supplétives. Ils lui demandèrent s'il s'appelait bien Jojo. Il répondit non et demanda pourquoi on le cherchait. (H. Djombo, 2005, p.24). La guerre est une boucherie humaine ; une folie humaine. L'auteur fait usage d'un vocabulaire de guerre et de violence dans son texte pour révéler l'intensité de la bêtise humaine :

Bocaville, la guerre poursuivait impitoyablement ses ravages. Intensifiés maintenant par l'entrée en scène des hélicoptères de combat, les bombardements n'arrêtaient pas de laminer les quartiers est. On apprenait qu'au passage de ces engins, c'étaient la panique et la débânde parmi les populations en déshérence dans les faubourgs, les savanes et les forêts. Les salves lâchées du ciel ou tirées des orgues de Staline et des chars s'appelaient *ndombolo*, du nom d'une danse bien célèbre en Afrique centrale, et les personnes en détresse l'exécutaient au rythme du harcèlement incessant des bombes. » (H. Djombo, 2005, p.37).

Avec plus de soixante occurrences du mot guerre dans notre corpus, nous pouvons parler d'une poétique, d'une poétisation ou d'une répétition du même puisque le substantif « guerre » traverse tout le texte. La guerre contraint certains personnages romanesques à l'exil.

## 2.2 La guerre, source d'exil

J.-P. Makouta-Mbougou (1993, p.9) montre que la thématique de l'exil est inhérente au genre humain : « L'exil a toujours été au cœur de la création littéraire comme il a toujours été une des marques des sociétés humaines. » Selon le critique congolais, l'exil est lié à certaines circonstances. Il est alors synonyme de bannissement, fuite, esclavage, captivité, déportation (J.-P. Makouta-Mbougou, 1993, p. 12-13). À cet effet, plusieurs causes justifient l'exil. L'exil de Polo, personnage principal et qui se désigne par une forme d'autoreprésentation tonique « moi, polo », est dû à la guerre civile qui éclate à l'Est de Bocaville, ville

imaginaire devenue le théâtre d'une guerre civile. Polo a connu la torture, la souffrance, les privations et tout le cortège des maux dû à la guerre. Le personnage principal quitte cet espace géographique généreux, devenu hostile, pour des raisons d'insécurité. La fin de la guerre civile est une fête de l'esprit pour les personnages dans le roman étudié. En revanche, le spectre du retour de la guerre civile est un véritable supplice, une forme du terrorisme psychologique pour Polo :

Les signes extérieurs ne trompaient pas sur le malaise qui planait sur le pays. Les prophètes de la nuit et du jour annonçaient une proche fin du monde. Moi, Polo, je redoutais le retour de la guerre, j'avais peur que de nouveau la paix soit compromise, tuée et sacrifiée sur l'autel des intérêts égoïstes, et qu'encre les affaires s'écroulent » (Djombo, 2005, p.203). Polo est conscient de son exil, de son statut d'exilé : « Je pensais à Jojo dans sa retraite. C'était maintenant mon tour, je devais m'exiler. (H. Djombo, 2005, p.27).

L'exilé est perçu négativement dans la terre d'accueil. La négation de l'autre met en relief les stéréotypes dévalorisants. Les représentations de l'autre dans *La Traversée* se font ressentir à travers les relations qu'entretiennent les différents personnages et ethnies, le tout pour aboutir à une question d'altérité, d'acceptation ou de rejet de l'autre :

Ces réfugiés ignoraient aussi que, venus du centre et de l'Est de Bocaville, ils étaient censés appartenir aux ethnies ennemies, qu'ils étaient classés comme des partisans du commandant Akio et qu'ils n'étaient plus des Bonikois ordinaires, sinon des citoyens qui n'avaient droit qu'au mépris et ne méritaient que des représailles. (H. Djombo, 2005, p.89).

Par ailleurs, l'exil s'inscrit dans le champ littéraire congolais. En effet, quelques fictions relevant de cette littérature traitent de la thématique de l'exil. L'exil de l'héroïne Hakoula dans *La légende de Mpfoumou ma mazono* (1954) de Jean Malonga est dû à une faute qu'elle commet. Elle transgresse la sacralité de la parole ancestrale en commettant adultère avec un esclave. Contrainte à s'exiler, elle trouve refuge dans une forêt, loin de la terre d'origine. L'exil de Kinalonga dans *Les exilés de la forêt vierge* (1974) se justifie pour des raisons politiques. La forêt devient un site qui permet au personnage Kinalonga de trouver refuge et de préparer la révolte. L'exil est synonyme de souffrance et de solitude si bien que le désir de retourner au pays natal a toujours préoccupé les exilés. L'exil a toujours été ressenti comme un fait douloureux, une frustration, une situation sociale invivable. En effet, l'exilé quitte son territoire, sa famille, etc. pour un autre espace géographique parfois qui lui est hostile ou répulsif et pose problème d'intégration. Dans *Black Bazar* (2009), au travers d'un personnage, Alain Mabanckou développe la problématique de l'exil dans les littératures francophones actuelles. La question de l'exil dans le cadre des écrivains africains, pose la question de la littérature-monde. C'est justement d'une littérature de la migration qu'il s'agit, une littérature produite par ceux qu'Abdourahman Waber qualifie « d'enfants de la postcolonie. ». En réalité, d'un point de vue autofictionnel, Alain Mabanckou

revisite là un débat d'actualité sur la question de l'exil en littérature. Il se dégage de cette littérature un accent particulier d'écrire l'Afrique.

L'exil est douloureusement vécu par les personnages dans *La traversée*. Il est intérieur et extérieur. En témoigne cet extrait : « À travers les aigreurs accumulées, les tracasseries quotidiennes, l'exil intérieur et les souffrances de toutes sortes, ils découvraient le bonheur qu'ils avaient connu et toujours ignoré pendant que le pays était calme et uni. Ils prirent conscience que ces fous les tenaient en joue ». (H. Djombo, 2005, p.16). Dans la séquence textuelle suivante, l'exil est personnifié par l'usage du verbe « hurler ». Cela traduit le degré de souffrance et de douleur qu'éprouvent les exilés : « En toutes saisons, les exilés devaient hurler et donner de la voix, ils devaient justifier leur statut de réfugiés dans leurs pays d'accueil ; ils bénéficiaient d'avantages et arrondissaient sans effort les fins de mois » (H. Djombo, 2005, p.196). En revanche, la guerre est paradoxalement porteuse des germes de pacification.

### **3. La guerre, porteuse des germes de pacification**

#### **3.1. La paix, facteur de développement**

La paix c'est l'absence de conflit. Le dictionnaire en ligne *Lexilogos* définit la paix comme la « situation d'un pays, d'un peuple, d'un État qui n'est pas en guerre ». Elle est perçue comme la condition fondamentale qui permet le développement d'une Nation. La violence est une déconstruction qui contribue à l'immobilisme ou à la rétrogradation des Nations. Ainsi, il s'agit d'abolir les frontières, de construire une humanité fondée sur l'universalisme et le cosmopolitisme, c'est-à-dire une citoyenneté mondiale où les vertus de paix et de justice sont cultivées. Le brassage ethnique converge vers l'universalisme. Un milieu hétérogène renforce le sens de l'identité ethnique de ceux qui le composent car il récuse les particularités et les différences ethniques. La négociation est une brèche qui permet aux belligérants d'envisager la paix : « Ces sources confirmaient pourtant que des négociations secrètes, très avancées, aboutiraient incessamment à la signature d'un accord entre les frères ennemis, qui avaient décidé enfin de mettre fin à la guerre, de rétablir la paix et d'instaurer la démocratie. Alors, branle-bas à l'ouest ! » (Djombo, 2005, p. 41). La paix est un hymne à la vie, une célébration telle que l'affirme un personnage dans *Le mort-vivant* :

Je crus qu'on allait laver, là, le linge sali durant mes années d'inutiles souffrances. Ce fut plutôt l'occasion de célébrer la paix retrouvée. Le chef de l'État eut raison d'abrégé ainsi les choses, je ne sais pas si un seul de ces notables présents aurait eu l'inspiration de dire le bon mot. » (H. Djombo, 2000, p. 144)

#### **3.2. La culture de la paix, une exigence éternelle**

La culture de la paix est une exigence éternelle pour le bien-être de tous. La foi en l'humain s'affiche dans le pacifisme et le vivre ensemble. La résolution des conflits a pour soubassement la paix. En effet, c'est le moyen le plus sûr dans

la résolution des conflits. Elle suppose un renouvellement d'imaginaire, de vision, de l'expression narrative, une rupture -innovation du genre romanesque. Si la guerre est perçue comme une métaphore symptomatique de la barbarie, une idéologie du passé, l'esthétique de la paix se lit comme un symptôme de la modernité et du renouvellement des idéologies. Le personnage Siméon Habineza dans le roman d'horreur de Boubacar Boris Diop Murambi, le livre des ossements, est un modèle de construction de paix. Cette esthétique nouvelle suppose une option de la justice, du pardon, de la repentance, paradigmes de construction et de reconfiguration. Aussi, les vertus de vivre ensemble, de vie communautaire, de réciprocité et de partage sont des passerelles qui construisent la paix. Dans l'optique de San Simon Coulibaly, (2010, p 73-77) la promotion et la culture de la paix peut s'obtenir dans les textes oraux et écrits en stigmatisant les travers de la société. Dans le roman à l'étude, l'on note une forte mobilisation des femmes, en quête de paix : « Les femmes décidèrent de faire une marche pacifique et de remettre au chef de l'État une pétition. Elles exigeaient qu'il arrête la guerre comme il l'avait commencée et qu'il préserve la cohésion nationale et la démocratie. » (H. Djombo, 2005, p. 17).

L'hétérogénéité générique suppose l'imbrication de plusieurs genres dans le discours romanesque. Ainsi, le roman « apparaît comme le genre de la liberté... » (Yves Reuter 2016, p.24) et les lieux d'insertion de plusieurs arts. L'insertion des chants dans la narration romanesque est une préoccupation esthétique du romancier congolais, une mise en relief de ses aspirations, de son engagement : « Le verbe a une puissance révélatrice et apocalyptique pour l'affirmation humaine. Tu as fait ton temps, tu partiras de là. Qui tue par l'épée périra par l'épée ! C'est la loi de la vie ! Compte tes jours. Tu partiras et nous laisseras en paix... » (H. Djombo, 2005, p.19). La paix est une quête et une aspiration pour les personnages. Pour y parvenir, chaque obstacle doit être ébranlé comme l'affirme l'instance narrative : « Il me suggéra de traverser le fleuve en pirogue. Cela lui paraissait plus rapide et moins périlleux pour moi que remonter par les chemins des savanes vers le quartier est le plus proche et par la voie ferrée pour atteindre les zones de paix. » (H. Djombo, 2005, p.45). Accepter l'autre, fraterniser et tolérer permet l'institution de la paix comme l'affirme A. Olivier (2000, p.6) :

D'une part en effet, pour qu'il y ait humanité, il faut qu'il y ait des différences sans lesquelles les échanges sont impossibles. Mais le problème aujourd'hui n'est plus tant de faire échanger des gens qui resteraient repliés sur eux-mêmes, que de parvenir au contraire à ralentir les échanges. Quand il y a trop d'échanges, en effet, tout s'égalise et il n'y a plus de différences.

Toutefois, la paix peut s'obtenir par des négociations entre belligérants. C'est ce que nous lisons à travers ce florilège de citations :

La victoire approchait. La diversion autour des négociations à huis clos réussissait bien. Dix mois après, on n'était pas plus avancés sur la signature des accords de paix. Les personnalités commises pour ramener les belligérants à de meilleurs sentiments semblaient dépassées par la situation bonikoise (H. Djombo, 2005, p.36)

Du point de vue de ces partenaires qui avaient enfin compris la logique nationale et couvaient le Boniko d'une amitié lucide et désintéressée, les dialogues politiques qui visaient apparemment l'apaisement social et l'installation d'une paix durable avaient plutôt créé des fonds de commerce inépuisables, fabriqué des preneurs d'otages et encouragé les maîtres chanteurs à poursuivre leur besogne ; ils avaient justifié de perpétuels marchandages pour tout juste donner à boire et à manger aux parasites de la politique. (H. Djombo, 2005, p. 211).

La transplantation de la guerre civile dans l'univers narratif d'Henri Djombo est une catilinaire contre les dirigeants rébarbatifs. En effet, les négociations pour la paix ne sont pas toujours prometteuses car les belligérants brisent régulièrement les accords de paix. Aussi, en situation de conflit, la paix s'assimile à un leurre.

## **Conclusion**

En définitive, il convient de souligner que *La Traversée* de l'écrivain Henri Djombo est un roman d'altérité et d'ethnicité qui met en relief la guerre civile de Bocaville. Nous pouvons affirmer que la guerre est un fléau des temps modernes. Elle intègre « les identités meurtrières ». C'est une violence sanguinaire, une boucherie humaine. Le « meilleur monde » dont parle Henri Djombo est celui de la vraie démocratie participative, un espace-temps de déférence mutuelle, de liberté d'opinions, de dignité humaine et de paix extrême. Le tribalisme prône le clanisme et l'opposition interethnique, la destruction de la société à partir des schèmes oppositionnels. Dénoncer nos pouvoirs, le tribalisme ou les conflits ne suffit pas. Le glas a sonné afin de passer nos comportements et nos cultures au crible de la raison et à l'étamine d'une éthique nouvelle. Promouvoir une géopolitique de la paix en Afrique et dans le monde est une nécessité impérieuse pour le nouveau monde. C'est un objectif noble que chaque nation, dans une sorte d'œcuménisme culturel et pacifique, doit viser. C'est ici le lieu de souligner l'émergence d'un nouveau discours africain. *La traversée* est un récit fictionnel qui s'appréhende en définitive comme un roman qui bat en brèche le tribalisme et qui augure une ère nouvelle, celle de la construction et du développement par le prisme de la paix. Henri Djombo est un écrivain engagé.

## **Références bibliographiques**

AMOSSY Ruth, 2005, « De la sociocritique à l'argumentation dans le discours. » In *Littérature*, n°140, *Analyse du discours et sociocritique*, p.56-71 ; doi : <https://doi.org/10.3406/litt.2005.1911> [https://www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_2005\\_num\\_140\\_4\\_1911](https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_2005_num_140_4_1911)

- ANTSUE Jean Bruno & Fabrice OLLEMBE, 2023, « La prégnance ou l'obsession des actions et de l'intrigue tragique dans la créativité littéraire d'Emmanuel Dongala », *Akofena* n°007, Vol.1, p. 201-2014. DOI : <https://doi.org/10.48734/akofena.n007v1.19.2023>
- CIBALABALA, K. Mutshipayi, 2011, *Les guerres, les répressions et les conflits armés dans la littérature africaine*, Paris, Éditions AParis.
- BENAC Henri, 1988, *Guide des idées littéraires*, Paris, Hachette.
- COULIBALY, San Simon, 2010, *La culture de la paix dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.
- CHEMLA Yves, 2003, « Johnny chien méchant d'Emmanuel Dongala », *Notre Librairie*, N°150, p.85-10.
- SAMBA Diop, 2003, *Discours nationaliste et Identité ethnique à travers le roman sénégalais*, Paris, L'Harmattan.
- DJOMBO Henri, 2005, *La Traversée*, Brazzaville, Les Éditions Hemar.
- DJOMBO Henri, 2002, *Lumière des temps perdus*, Paris, Présence Africaine.
- DJOMBO Henri, 2000, *Le mort vivant*, Présence Africaine/Hemar.
- GARNIER Xavier 2018. « Lire/écrire les espaces traumatisés : le cas de la littérature africaine », in Colloque international *Littérature et trauma*, U. Sorbonne Nouvelle. 13-15 décembre 2018. Article mis en ligne : <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/intensites/litterature-et-trauma/sommaire-general-de-litterature-et-trauma/1660-n-14-x-garnier-lire-ecrire-les-espaces-traumatisees>
- MANKOU Brice Arsène, « Le tribalisme », *Le Portique* [En ligne], 5-2007 | Recherches, mis en ligne le 14 décembre 2007, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1404>.
- OLIVIER Abel, 2000, « Guerre et paix », in *Autres Temps, Cahiers d'éthique sociale et politique*. N°67, p. 3-10 ; doi : <https://doi.org/10.3406/chris.2209>[https://www.persee.fr/doc/chris\\_0753-2776\\_2000\\_num\\_67\\_1\\_2209](https://www.persee.fr/doc/chris_0753-2776_2000_num_67_1_2209).
- MAMBOU Aimée Gnali, 2001, *Beto na Beto ou le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».
- SAN Simon Coulibaly, 2010, *La culture de la paix dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.
- REUTER Yves, 2016, *Introduction à l'analyse du roman*, 4<sup>ème</sup> édition, Paris, Armand Colin.
- YILA Antoine, 2002, « Tribaliques de Henri lopes : une métaphore unitaire », in André-Patient Bokiba, Antoine Yila (dir), *Henri lopes une écriture d'enracinement et d'universalité*, Paris, l'Harmattan, p.13-30.